



Les héros récurrents des polars nous rendent aussi addicts que les meilleures séries.

spécial polar SERIAL MYSTÈRES

LES DANOIS DÉMENTÉS

Depuis « Miséricorde », Grand Prix des lectrices de ELLE en 2012, Jussi Adler-Olsen a gagné sa place sous le soleil noir du polar scandinave. Avec ce « Dossier 64 » quatrième livre mettant en scène son trio spécialisé dans les « cold cases », le romancier touche juste et fort. Une femme très chic reçoit une bordée d'injures : on lui reproche un passé houleux, commencé par un viol, poursuivi par une vie de misère, un internement en hôpital psychiatrique avec stérilisation à la clé. Une période noire et authentique de l'histoire du Danemark, que l'écrivain a transposée en fiction à travers une série de disparitions. Côté psychiatrie, rappelons que Jussi Adler-Olsen en connaît un rayon. Son père fut médecin dans l'une de ces institutions et, lorsqu'il était enfant, l'un de ses meilleurs copains était un patient de son père, un meurtrier – il avait tué sa femme. Forcément, ça laisse des traces... il a donné à son héros, Carl Mørck, le nom de cet ami !

PASCALLE FREY

« Dossier 64 », de Jussi Adler-Olsen, traduit du danois par Caroline Berg (Albin Michel, 604 p.).

L'ISLANDAISE ENTÊTÉE

Le rythme est soutenu (un livre par an environ), le décor toujours le même (l'Islande)... Ingridason pourrait tourner en rond, mais la source de son inspiration ressemble aux geysers de son pays. Il nous propose un voyage dans le passé, et nous permet d'assister aux débuts de celle qui deviendra la chef du futur commissaire Erlendur, Marion Briem. Été 1972 : alors que le duel entre les champions Bobby Fischer et Boris Spassky est, plus qu'un tournoi d'échecs, le prolongement de la guerre froide entre les Etats-Unis et l'URSS, un adolescent un peu simplet est tué.

Ce pauvre gosse, dont la seule passion était d'aller au cinéma, s'est trouvé par hasard au mauvais endroit au mauvais moment.

Reykjavik a d'autres chats à fouetter qu'un crime sans mobile, mais la jeune commissaire Marion Briem ne lâche pas l'affaire.

Parallèlement, des réminiscences de son enfance envahissent les moments de solitude de la jeune femme et apportent un éclairage nouveau sur son caractère :

tuberculeuse, elle a passé des mois en sanatorium. Ces pages sont les plus belles du roman et, comme toujours, Arnaldur Indridason excelle : une intrigue resserrée et des personnages tourmentés à souhait !

P.F.

« Le Duel », d'Arnaldur Indridason, traduit de l'islandais par Eric Boury (Métailié, 309 p.).

LE TOULOUSAIN MALIN

Christine Steinmeyer est animatrice vedette sur une radio privée dans sa ville de Toulouse. La veille de Noël, sa vie bascule.

Elle reçoit une lettre anonyme d'une personne qui menace de se suicider. Persuadée d'une erreur de destinataire, elle n'y prête pas attention jusqu'à ce qu'une voix étrange l'interpelle en pleine émission l'accusant « d'avoir laissé crever une femme en détresse ».

Mais ce n'est pas tout. Son chien disparaît, une stagiaire la dénonce pour harcèlement, elle reçoit des e-mails menaçants. De son côté, Martin Servaz, le flic héros des précédents livres de Bernard Minier, trouve dans son courrier la clef d'une chambre d'hôtel, dans laquelle une femme s'est taillé les veines à mort un

après l'autre. A priori bien distinctes, ces deux histoires sont pourtant intimement mêlées.

« N'éteins pas la lumière », le troisième roman de cet ex-contrôleur des douanes, réjouira son public : violence perverse, délires de persécution et, surtout, dérive terrifiante d'une femme dont l'appétit de séduction n'a d'égal que la folie. On ne voit rien venir. Mais on crève de savoir.

La signature des grands polars.

NATHALIE DUPUIS

« N'éteins pas la lumière », de Bernard Minier (XO Editions, 610 p.).

